

Images et vérité, vérité et mensonge des images

Marc FRANCIOLI

Ancien médiateur
de France 3
marc@francioli.com

Lors d'une rencontre organisée en mai 2003 par « Reporters sans frontières » et « Les Entretiens de l'information » avec des journalistes qui ont eu à traiter, tant sur le terrain qu'en France, de la guerre en Irak, deux confrères de radio et de télévision ont livré leur vision pour le moins contrastée de la transcription de l'événement. Premier témoignage : « *Il y avait un décalage total entre ce que les gens voyaient sur leur téléviseur et ce que nous avons vu à Bagdad. C'était le paradoxe entre le déluge de feu que l'on imaginait à Paris et puis les gens qui continuaient à faire leurs courses.* » Second témoignage : « *Là où j'ai senti la plus forte distorsion entre Paris et ce que l'on vivait en Irak, c'est le moment où les Américains ont débarqué. Pour Paris, c'était extraordinaire, les Irakiens étaient en liesse, tout le monde était heureux. En fait, ce n'était pas du tout ça à Bagdad !* »

Le ton est ici donné. L'image est en question, celle vue, captée, envoyée, reçue, diffusée. Est-elle vérité ? Est-elle mensonge ? La réponse paraît être contenue dans ces deux interventions. Il nous faut cependant éviter tout simplisme. En effet, il est nécessaire qu'au-delà du ton soit proposé un sens aux mots et que nous en acceptions une grille de lecture commune. C'est pourquoi, nous avons choisi dans les multiples définitions du *Grand Robert* de nous appuyer sur celles qui correspondent à l'usage courant : ainsi la vérité sera-t-elle ici définie comme « *connaissance conforme au réel et exprimée, par opposition à erreur, ignorance ou à invention, mensonge* » ; ainsi le mensonge sera-t-il appréhendé comme « *assertion sciemment contraire à la vérité, faite dans l'intention de tromper* ».

Nous allons donc très rapidement comprendre que si l'image de télévision est souvent réalité d'un regard ou d'un instant, elle n'est pas pour autant vérité. Est-elle par antonymie systématiquement mensonge ? C'est une autre problématique. Quoi qu'il en soit, nous pouvons distinguer plusieurs états et sous-états de l'image, notamment : le direct ; la reconstitution ; le regard physique, intellectuel de l'émetteur ; le rôle et l'influence des techniques utilisées pour produire mécaniquement l'image (l'angle, la focale, la sensibilité, le montage, etc.) ; la perception de l'image. Autant de dimensions qui méritent un vaste questionnement dont on livrera ici quelques balises réflexives et exemples représentatifs.

Le direct

A priori, nous pourrions estimer qu'en matière d'images de télévision, le direct est la condition première de la vérité, de la « *réalité vraie* » comme disent certains téléspectateurs. Distinguons cependant le direct prévu, organisé, qui devrait donner des garanties de vérité incontestable et le direct subi, imprévu, fruit du hasard qui pourrait logiquement conduire à une vérité aléatoire. L'image n'étant pas à un paradoxe près, nous allons voir qu'il peut en être tout autrement avec les deux exemples qui suivent.

Premier exemple : la finale de la Coupe du monde de football à Wembley en 1996. Ce jour-là, l'Angleterre et l'Allemagne s'affrontent devant des milliers de téléspectateurs et les caméras du monde entier. Il s'agit d'un direct programmé, organisé, avec plusieurs caméras placées stratégiquement, utilisant déjà des ralentis, des retours en arrière, etc. Pourtant, le but de la victoire anglaise (un ballon qui frappe la transversale, rebondit à la verticale ou presque devant ou derrière la ligne de but) est contesté. Les images sont décortiquées, analysées, agrandies, arrêtées, extrapolées. L'incertitude règne encore sept ans après. Les experts se déchirent. Bonn organise une grande exposition sur cette question avec pour titre « *Ces images qui mentent* » et la volonté de montrer qu'il faut se méfier de l'apparence de preuve par l'image, de ce que notre conviction veut faire dire à l'image.

Second exemple : nous sommes le 11 septembre 2001, Jules et Gédéon Naudet tournent un documentaire sur les pompiers de New York. Leur ambition est de montrer comment on devient pompier dans cette mégapole, la sélection, l'entraînement, un beau reportage mais rien de révolutionnaire en soi. Il est 8h45, heure locale. La caméra tremblante suit un pompier, son regard qui s'élève vers le ciel, puis celui des passants... et se fixe sur la première tour éventrée. On connaît la suite.

Ce jour-là, le hasard avait mis deux hommes face à la réalité, face à la vérité. Ils avaient quelque part « été choisis comme témoins » de l'incroyable tragédie. Ils ont filmé la réalité, la vérité dans son plus simple appareil et nous l'ont livrée, dans un premier temps, brute et brutale.

D'autres événements célèbres (comme le drame de Furiani ou du Heysel) ou de plus obscurs moments de l'actualité ont rencontré l'instant de vérité, l'instant de réalité. Pourtant, tous ces exemples de « direct », certes extrêmes, en disent long sur la difficulté de la quête permanente de la vérité par l'image.

La reconstitution

Plus fréquemment, la télévision n'étant pas présente à l'instant « T » sur le lieu de l'événement, elle pratique, par l'image et la parole, ce qu'il est convenu d'appeler la « reconstitution »... pour éviter d'employer le terme de « mise en scène ».

À l'occasion d'un colloque organisé à Valence en 1999, Hervé Brusini, alors chef du service « Informations générales » de France 2, aujourd'hui directeur de l'information de France 3, s'interrogeait sur ce thème qui, dans son titre, est déjà tout un programme : « Comment fabriquer la vérité ? » « Pourquoi cette ère du soupçon ? », s'interrogeait Brusini. « Précisément parce qu'on est en face d'un métier qui s'occupe de vérité. Mais le journalisme a ceci de particulier qu'il a pour fonction de fabriquer de la vérité. » Et pour démontrer cette nécessaire fabrication de la vérité, il racontait l'histoire de monsieur X. « L'essentiel de ce que nous racontons, aujourd'hui, c'est une vision abstraite et statistique dans laquelle s'inscrit monsieur X. Monsieur X est très vite – au bout de 15 secondes – parfaitement nié par l'information télévisée. Il n'est plus que la tapisserie qui permet d'évoquer le grand problème statistique dont monsieur X a été la représentation charnelle au début du sujet. » Et en fin connaisseur, il ajoutait : « À partir de là, peu importe, l'essentiel c'est le commentaire. C'est la voix off qui joue. » Le même journaliste racontait ce jour-là qu'il avait parfois des confrères qui lui arrivaient avec un texte parfaitement ficelé et qui demandaient une centaine de grammes d'images par-ci, deux cent cinquante grammes par-là pour l'habiller. Ainsi donc la télévision fabrique, explique une vérité qui existe, mais qui n'est pas pour autant dans l'image. L'image l'accompagne de façon plus ou moins spontanée, plus ou moins ludique.

J'ai eu à connaître dans ma mission de médiateur de France 3 de nombreuses situations s'apparentant à de la mise en scène. Je vais en exposer deux. L'une concerne un reportage consacré aux secours en montagne diffusé dans le cadre d'un magazine d'information. Les images

offertes au public étaient présentées comme des images de sauvetages réels alors qu'il s'agissait en fait d'images « d'entraînement » aux sauvetages. Ces images étaient donc bien évidemment mensongères puisqu'en n'informant pas le téléspectateur sur les conditions de cette captation, on lui avait au minimum menti par omission. Elles auraient pu être vérité si l'on prend comme référence la nécessité de « fabriquer la dite vérité » exposée plus haut. L'autre situation vécue concerne, toujours dans le cadre d'un magazine télévisé, un reportage sur les méthodes utilisées par certaines associations pour défendre leurs causes et en débattre. Pour ce faire, les journalistes ont suivi l'association dans ses démarches, ses interventions, ses intrusions dans différents lieux dont le bureau d'un maire. Il s'agissait à l'évidence d'une mise en scène avec trois acteurs principaux. Deux connaissaient le scénario, l'association et les reporters, le troisième l'a découvert et s'est fait piéger. Cette situation donne de la force à l'image, illustre encore une fois une vérité mais en l'occurrence reste mensonge.

Ce chemin emprunté par la reconstitution ou la mise en scène nous mène tout droit vers une revendication affichée de la fabrication de l'image et de ses dérivés, vers l'image virtuelle. N'a-t-on pas vu fleurir à l'occasion de la guerre en Irak des petits films d'animation, donnant l'apparence de la réalité et présentés comme telle, proches des jeux vidéos les plus performants, en 3D, nous racontant les événements supposés au fil des heures, faute de pouvoir diffuser des images réelles, « *des images de la vraie vérité* ». Nous avons bien ici l'image mise au service de la parole, l'image justifiant la parole, l'image alibi.

Le regard de l'émetteur

Avec le regard de l'émetteur, nous entrons tout naturellement dans le subjectif du reportage (ou plutôt de l'auteur du reportage) et dans la mécanique de construction du reportage.

Il n'est plus question aujourd'hui de dire à un reporter : « *Vas-y coco, tu as carte blanche !* » et de le laisser humer, découvrir, enquêter, vérifier la réalité de l'événement. Avant de partir sur les lieux dudit événement, les chefs de services, les confrères et, malheureusement, le plus souvent les auteurs eux-mêmes, savent déjà ce qu'ils veulent prouver, la dimension qu'ils veulent donner à leur histoire, et par conséquent, ne vont chercher que des images illustrant leur conception éditoriale du reportage en cours. L'image est intrinsèquement réelle, elle reflète une réalité. Présente-t-elle pour autant la vérité ? Nous en doutons et nous ne sommes pas loin de penser qu'il y a quelque escroquerie intellectuelle

à procéder de la sorte, surtout lorsque quotidiennement, la télévision revendique d'être au service de la vérité.

Les derniers exemples sur l'affaire Besseghir¹ ou sur l'affaire Allègre², toutes deux fraîches dans nos mémoires, ont démontré combien les images étaient au service des présupposés journalistiques. Ces présupposés dont il ne serait pas inutile d'analyser un jour les motifs réels (idéologie, vitesse et précipitation, concurrence, moyens humains et financiers, etc).

La mécanique de l'image

Dans le droit fil de ce qu'il faut bien ici appeler au sens étymologique, et sans arrière pensée péjorative ou doctrinale, « la manipulation » de l'image, nous devons prendre en compte également les outils qui sont au service de l'image, qui vont de sa captation à sa diffusion en passant par sa chaîne de transformation. Derrière une minute et trente secondes d'actualité, il y a souvent plus d'une demi-heure d'images tournées et non utilisées. C'est donc bien dans les choix, dans la sélection faite que va s'écrire « une vérité », celle collective du journaliste qui a la parole, du journaliste reporter d'image, du monteur. Est-ce pour autant la vérité avec un grand « V » ? Certainement pas. Nous ont-ils pour autant menti ? Certainement pas, si l'on s'en tient à la définition que nous avons donnée plus haut, car aucun d'entre eux, pas davantage le collectif, n'a eu l'intention de tromper le téléspectateur. Ces choix individuels et collectifs ne sont pas innocents puisqu'ils reposent certes sur la personnalité de chacun qui peut être amenée, pour ne se situer qu'aux extrêmes, soit à s'autocensurer, soit à en rajouter, mais surtout sur les contraintes des formats imposés.

Si nous ajoutons à cette cuisine collective et paradoxalement très personnelle qu'est le reportage les interdits légaux, on constate encore une fois que l'image a bien des difficultés avec la vérité. Deux exemples là encore illustrent le propos. Lorsque la loi – au nom de la dignité humaine, de la présomption d'innocence, mais au mépris de la réalité physique qu'elle impose – fait interdiction de diffuser l'image d'une personne identifiée ou identifiable faisant apparaître qu'elle porte des menottes (ou entraves), mais autorise par contre la diffusion de la même personne pourvu que les menottes soient « hors champ de vision », elle enjoint bien au journaliste de transgresser la réalité, de transgresser la vérité. Lorsque la loi impose le « floutage » de certaines images alors que les techniques modernes permettent aujourd'hui de les reconstituer, nous sommes loin de la vérité, de la réalité.

Et puis il y a cette liste impressionnante de « petits mensonges » au quotidien. J'ai choisi ici de citer des cas apparemment anodins, souvent passés inaperçus. Ainsi lorsque la télévision nous montre des images du McDonald de Quévert pour illustrer l'attentat contre le McDonald de Pornic, des images de la Grande Loge de France pour illustrer les problèmes de la Grande Loge nationale de France, des images de frégates quelconques pour illustrer celles dites de Taïwan, des images d'un centre de jeunes footballeurs de Lens pour illustrer une situation dans un même centre en région parisienne, etc. Faut-il parler de « mensonge » tel que nous l'avons défini ? Certainement pas. Cependant, cette absence de rigueur, ce défaut de professionnalisme seront interprétés au mieux, par ceux qui ont repéré la faute, comme de l'ignorance (ce qui n'a rien de rassurant pour l'image de la profession), au pire comme un mensonge (faute professionnelle grave, s'il en est une). Dans tous les cas, ce ne sera pas « vérité ».

La perception de l'image

L'image est d'abord une opération de décodage, affirme la majorité des scientifiques. Chaque groupe social a ses propres codes. C'est pourquoi l'image, comme on l'a vu plus haut, n'est pas vérité, elle ne peut être qu'interprétation de la part de celui qui l'émet et interprétation démultipliée de la part de celui qui la reçoit. Sans reprendre ici les travaux du linguiste Ferdinand de Saussure³ applicables à l'image, à une époque où évidemment la télévision n'existait pas, contentons-nous d'adhérer à ce principe : « *Le point de vue crée l'objet.* » Principe valable pour l'émetteur comme pour le récepteur. Edgar Roskis⁴ abonde clairement dans le même sens, convaincu que la « perspective » adoptée permet des interprétations contradictoires : « *L'image a ceci de particulier qu'on peut, dans une certaine mesure, lui faire dire ce que l'on veut. D'un officier de cavalerie qui cingle sa monture, on pourra écrire au choix qu'il charge bravement l'ennemi ou qu'il fuit lâchement.* » Si l'image n'est pas vérité ou si elle l'est exceptionnellement, si l'image n'est pas mensonge ou si elle l'est exceptionnellement, qu'est-elle ? Comment faut-il la regarder, comment faut-il la lire ?

À l'occasion du Congrès 2001 des « Gens d'images »⁵, Jacques Blociszewski⁶ faisait référence au psychanalyste Serge Tisseron qui décrivait « *l'implacable totalitarisme des choses vues* ». Il affirmait, parfois sans nuance, que la tyrannie « *du vu à la télé* » sévit aujourd'hui partout et que l'image passe désormais, paradoxalement, pour la référence, la preuve du réel. Cette véritable croyance dans son pouvoir entraîne une

série d'effets pervers pour la réalité, sur laquelle elle agit en retour, précisait-il. Avant de conclure : « *Aucune image n'est neutre, aucune ne saurait être totalement objective. C'est aussi ce qui fait le charme des images, voire leur fascination (...). L'image n'existe que pour ce qu'elle est, et cela peut être beaucoup. Mais elle n'est la preuve certaine de rien.* »

Il nous faut donc apprendre à regarder l'image, à mettre de la distance entre elle et la vérité, entre elle et le mensonge. Les abuseurs existeront toujours, mais ne seront pas plus ni moins néfastes que les sportifs dopés, les avocats marrons, les prêtres pédophiles, les moines paillards, etc. Apprendre à regarder l'image, apprendre à lire l'image est sans doute la meilleure façon de se prémunir contre le manichéisme qui voudrait que l'image soit vérité ou mensonge. Des initiatives existent. Celle du Clémi⁷ est à souligner et à encourager parce qu'elle est partie intégrante de l'Éducation nationale, parce qu'elle s'adresse en priorité aux enseignants et aux enfants ■

Notes

1. Voir : <http://www.liberation.com/page.php?Article=79906>
2. Voir : http://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_All%E8gre
3. Ferdinand de Saussure, fondateur de la linguistique moderne.
4. Edgar Roskis. décédé en juin 2003, était Maître de conférence à l'Université Paris II.
5. Voir : http://www.arcimboldo-award.com/Gens_fr.html.
6. Jacques Blociszewski, membre de l'association « Gens d'images ».
7. Le Clémi : Centre de liaison de l'enseignement et des moyens de l'information (<http://www.clemi.org/>)

IMAGES ET VÉRITÉ, VÉRITÉ ET MENSONGE DES IMAGES